



HAL
open science

Les antifascistes italiens dans la guerre d'Espagne : histoire et mythe de la Brigade Garibaldi

Carmela Maltone

► **To cite this version:**

Carmela Maltone. Les antifascistes italiens dans la guerre d'Espagne : histoire et mythe de la Brigade Garibaldi. Garibaldi: Héritage et Mémoire, Centre Interuniversitaire de Recherche sur l'Italie, Oct 2007, Toulouse, France. hal-01316524

HAL Id: hal-01316524

<https://hal.science/hal-01316524>

Submitted on 17 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication présentée au Colloque **Garibaldi : Héritage et Mémoire** le 13 octobre 2007, Salle du Sénéchal, Toulouse. Ce colloque a été organisé par le centre de recherche Cirillis (Centre Interuniversitaire de Recherche sur l'Italie) en collaboration avec le Comité International pour le Bicentenaire de la naissance de Garibaldi (1807-2007). Le Comité scientifique était constitué par Carmela Maltone et Annita Garibaldi Jallet.

Les antifascistes italiens dans la guerre d'Espagne : histoire et mythe de la Brigade Garibaldi

Carmela Maltone Maître de Conférences en Histoire Politique et Sociale de l'Italie Contemporaine, Université Bordeaux Montaigne.

9 mai 2016

Résumé

Au déclenchement de la guerre d'Espagne en 1936, les antifascistes italiens en exil, surtout ceux installés en France, se sentent immédiatement concernés par ce conflit et se mobilisent d'abord politiquement, puis militairement. Partis à Barcelone comme volontaires dès le mois d'août 1936, ils donnent naissance à une légion italienne, la *Colonna Italiana*, en septembre 1936 à la *Centuria Gastone Sozzi* et en octobre de la même année au bataillon *Garibaldi* intégré aux Brigades Internationales.

Entre novembre 1936 et décembre 1938, les volontaires antifascistes italiens seront envoyés sur les fronts les plus exposés, Madrid, Majadahonda, Guadalajara, Catalogne, Ebre et mèneront leur combat juste à la défaite de la République. Repoussés vers les Pyrénées au milieu de centaine de milliers de civils en fuite, ils seront internés dans les camps du sud de la France. Un millier d'entre eux demeurera en captivité jusqu'en 1940 dans des conditions intolérables.

Cet article retrace l'histoire de l'engagement des 3.500 jeunes volontaires italiens qui firent de l'Espagne un terrain de lutte contre les fascismes et pour la défense de la démocratie en Europe. Cet engagement politique et militaire est un exemple de solidarité transnationale intéressant en une période de recrudescence des nationalismes.

Mots clés

Antifascistes italiens, guerre d'Espagne, Brigades Internationales, combattants italiens guerre d'Espagne, soutien antifasciste, République espagnole, Brigades Garibaldi, Bataillon Garibaldi, guerre civile espagnole.

Les exilés italiens au secours de la République espagnole

L'histoire des antifascistes italiens en Espagne débute en juillet 1936, quand le coup d'état orchestré par les militaires à l'encontre du gouvernement démocratique et républicain évoluait vers la guerre civile. Les antifascistes italiens réfugiés dans les pays démocratiques d'Europe et surtout en France se sentirent immédiatement concernés par cet événement car ils le percevaient comme un affrontement direct entre le fascisme et l'antifascisme dont dépendait le destin démocratique de l'Europe dont notamment l'Italie fasciste. En cas de victoire des phalangistes, le fascisme risquait de mettre en péril les plus grandes démocraties européennes tandis que sa mise en échec aurait affaibli le régime italien¹.

L'aide apportée par Mussolini à Franco renforçait leur conviction : faire de l'Espagne le terrain où transposer le combat contre le fascisme transalpin ou, du moins, un lieu où acquérir l'expérience militaire, la force morale et la légitimité nécessaires pour pouvoir le combattre plus tard sur le sol de la péninsule. La guerre d'Espagne prenait ainsi pour les exilés italiens un sens tant idéologique que symbolique. En raison de cette perception et de cette analyse, ils furent parmi les premiers étrangers à voler au secours des Républicains. Cette conception était martelée par des jeunes intellectuels issus du mouvement antifasciste *Giustizia e Libertà* comme Carlo Rosselli ou Emilio Lusso. Pour développer l'identification à la cause espagnole, ce dernier écrivait en août 1936 :

Nous avons besoin d'aller en Espagne plus que la République espagnole a besoin de nous. Nous devons prendre des galons. Si nous ne voulons pas nous bercer dans des illusions théoriques, nous devons reconnaître que n'avons pas su nous battre contre le fascisme. Les exilés doivent se sacrifier et relever ce défi. Sur les champs de bataille espagnols, ils se feront une expérience, une renommée et ils deviendront le noyau d'où naîtra l'avant-garde de demain².

Sans trop tarder et de manière spontanée, de simples militants antifascistes donnèrent naissance à Paris et dans les villes françaises de très forte présence italienne aux *Comitati di Aiuto alla Spagna* (Comités de Soutien à l'Espagne) chargés de collecter auprès des immigrants italiens des vivres, des médicaments, de l'argent et parfois même de s'occuper de l'achat d'armes. Aidés par des journaux antifascistes édités à Paris et notamment par *Il Nuovo Avanti* (organe du parti socialiste italien) et *Il Grido del Popolo* (tribune du parti communiste italien), ces comités parvenaient à drainer en un seul mois 99.000 francs, somme loin d'être négligeable³.

Le soutien à l'Espagne prenait parallèlement la forme de l'engagement militaire aux côtés des milices républicaines. Le 2 août 1936, soit deux semaines à peine l'éclatement de la guerre, 200 volontaires Italiens se rassemblaient à Perpignan,

¹ Nous tenons à préciser que cet article trouve sa source d'inspiration dans Carmela Maltone, Hubert Heyriès, Jérôme Grévy, *Garibaldi et Garibaldiens en France et en Espagne. Histoire d'une passion pour la démocratie*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2011, p. 109-240.

² Revue *Giustizia e Libertà*, 28 août 1936. La traduction des sources italiennes a été assurée par C. Maltone.

³ *Il Grido del Popolo*, 19 juillet 1936.

arrivés de la France entière par des moyens de fortune et désireux d'entrer en Espagne⁴. Ces premiers volontaires rejoignaient l'armée républicaine en cours de constitution grâce à l'aide des Comités de Soutien chargés également de les informer sur la situation politique espagnole et, dans la mesure du possible, de les former psychologiquement à la guerre.

Teresa Noce (alias Estella), l'une des premiers cadres du parti communiste italien à s'impliquer dans ces comités, relate dans son autobiographie que la plupart de ces volontaires était tellement idéalistes et enthousiastes de se battre contre le fascisme qu'ils en oubliaient qu'en Espagne se déroulait une véritable guerre qui pouvait leur apporter mort et souffrances⁵.

Parmi les nombreux volontaires anonymes se trouvaient des antifascistes connus par leur action politique ou leur stature intellectuelle. Si les partis de gauche se tenaient initialement à l'écart, ils ne s'opposèrent néanmoins guère à l'implication individuelle de leur gotha, et pour mieux connaître la situation, ils dépêchèrent sur place de façon informelle leurs plus hauts dirigeants comme le secrétaire général du parti socialiste, Pietro Nenni, et Luigi Longo, le responsable pour le parti communiste des immigrés italiens en France.

Ces premiers volontaires rejoignaient à Madrid ou à Barcelone d'autres Italiens qui étaient venus en Espagne dès le début des années trente pour suivre les changements envisagés par le Front Populaire. Parmi ces Italiens, il y avait des anarchistes comme Bruno Sereni, réfugié en Argentine et arrivé en Espagne en 1931 en qualité de journaliste, Camillo Berneri devenu l'un des plus étroits collaborateurs de la revue anarchiste *Cronaca Blanca* et enfin des communistes comme Vittorio Vidali, exilé au Brésil et envoyé en 1934 en Espagne par la Troisième Internationale en qualité de conseiller du parti communiste espagnol. Il y avait aussi quelques socialistes comme Ferdinando De Rosa, connu pour avoir attenté en 1929 à la vie du prince Umberto I et arrivé en Espagne en 1934 pour s'associer à la révolte des mineurs asturiens et enfin un nombre indéterminé, mais cependant limité, d'exilés qui avaient trouvé refuge dans l'Espagne républicaine.

Comme les Brigades Internationales n'existaient pas encore, les premiers volontaires fondaient le 13 août 1936 à Barcelone une légion italienne, la *Colonna Italiana*, composée de 130 antifascistes, majoritairement des anarchistes libertaires très proches de la Fédération Anarchiste Ibérique (FAI). Sous le commandement politique et militaire de Carlo Rosselli et Mario Angeloni, la *Colonna Italiana* entra en action le 28 août 1936 au Mont Pelato dans les environs de Huesca⁶.

Les autres volontaires s'intégraient dans des formations militaires espagnoles tout en se constituant en petites unités combattantes italiennes. C'est ainsi qu'au sein de la Colonne Libertad, une formation organisée par le Parti Socialiste Unifié de

⁴ Cfr : Simonetta Tombacini, *I Fuoriusciti italiani in Francia*, Milano, Mursia, 1988, p. 297.

⁵ Teresa Noce, *Rivoluzionaria professionale*, Milano, La Pietra, 1974, p.187.

⁶ Revue *Giustizia e Libertà*, 28 août 1936.

Catalogne, apparaissait, en septembre 1936, la *Centuria Gastone Sozzi*⁷. D'orientation plutôt communiste, cette unité était dirigée politiquement et militairement par deux cadres du Parti Communiste Italien (PCI), Antonini e Francesco Leone, et constituée de 86 volontaires Italiens, pour la plupart des ouvriers immigrés en France. La *Centuria Sozzi* présentait une autre particularité : elle comprenait une trentaine d'étrangers, des Français, des Belges et des Polonais. Par cette diversité nationale, elle constituait une anticipation des Brigades Internationales.

D'autres antifascistes italiens disposant d'une certaine expérience militaire participaient à la mise en place de l'armée populaire républicaine comme Vittorio Vidali, alias commandant Carlos Jorge Contreras à l'origine de la création du *V Reggimento* (V Régiment), mieux connu par les Espagnols sous le nom de Régiment d'Acier ; Nino Nanetti, cheville ouvrière de la fondation du *Battaglione della Gioventù Socialista Unificata della Catalogna* (Bataillon de la Jeunesse Socialiste Unifiée de Catalogne). Nanetti dirigea d'abord ce bataillon comme commissaire politique, puis comme commandant. Leur tâche ne fut pas des plus aisées, car il s'agissait de transformer en quelques semaines des simples civils, généralement ouvriers ou paysans, en véritables soldats capables de s'opposer à une armée professionnelle.

La participation de ces premiers volontaires, leurs faits et gestes, leurs exploits étaient relayés grâce à *Radio Barcelona* et *Radio Madrid* où l'élite antifasciste italienne réalisait des émissions en langue italienne destinées aux ultramontains résidants les deux côtés des Alpes. C'est depuis Radio Barcelone que Rosselli lançait en novembre 1936 le célèbre mot d'ordre, véritable moteur du volontariat italien, « *Oggi in Spagna, domani in Italia* ». (Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie). Dans son discours radiophonique, Carlo Rosselli s'adressait en ces termes aux Italiens :

Il y a un siècle, l'Italie se taisait et frémissait sous la botte de l'Autriche, du Bourbon, des Savoie et des prêtres. Toute action d'opposition était sévèrement réprimée. Ceux qui n'étaient pas en prison étaient contraints à l'exil. Ils ne renoncèrent cependant pas à leur combat. Puisqu'ils ne pouvaient pas lutter en Italie, Garibaldi (...) et les Garibaldiens luttèrent pour la liberté des autres peuples. Ainsi ils montrèrent au monde entier que les Italiens méritaient de vivre dans un pays libre. Par ces actions, ils donnèrent dignité à leur cause et de la confiance à tous les Italiens.

Aujourd'hui, nous, les Italiens, sommes opprimés par une tyrannie encore plus dure et humiliante. Ce n'est pas un étranger qui nous domine mais une minorité (...). Nous ne devons pas perdre espoir. Nous savons que les dictatures passent et que le peuple reste. Nous sommes convaincus qu'aujourd'hui comme pour le passé, l'exemple et la volonté de s'affranchir de la dictature viendra de l'étranger, puisera

⁷ Gastoni Sozzi était un jeune militant communiste victime des tortures subies dans les prisons mussoliniennes. A propos de la constitution de cette unité, voir le rapport de Pietro Pavanin, délégué politique et combattant de la *Centuria*, Archivio dell'Istituto Nazionale per la Storia della Liberazione di Milano, fonds Associazione Italiana Volontari Antifascisti di Spagna, liasse 5, dossier 22.

*sa force dans l'effort des volontaires italiens en Espagne. C'est avec l'espoir profond de combattre aujourd'hui en Espagne et demain en Italie que nous sommes venus ici*⁸.

Ce puissant moyen de communication, associé aux nombreux articles, aux premières lettres publiées par la presse antifasciste suscitait une deuxième vague de participation à la guerre civile. Les nouvelles adhésions étaient aussi encouragées par les cadres des partis de gauche qui, après être rentrés à Paris et avoir constaté le chaos et le dilettantisme qui y régnaient, sollicitaient les appareils de leurs partis à s'impliquer formellement dans le conflit en organisant l'envoi de leurs militants et en constituant leurs propres unités combattantes. Cette requête était d'autant plus justifiée que les putschistes gagnaient du terrain et s'approchaient de Madrid.

Cette deuxième vague comprenait des Italiens arrivés clandestinement de la péninsule. Les nouvelles de la guerre d'Espagne et de l'implication des Italiens en exil qui parvenaient par les ondes radiophoniques avaient secoué certaines consciences quelque peu endormies par quinze ans de dictature et les avaient décidées à rejoindre d'abord furtivement Paris et ensuite l'Espagne. Comme l'écrivait Teresa Noce dans son autobiographie, il s'agissait « *d'antifascistes ayant déjà purgé des peines ou d'anciens surveillés. A une existence soumise, ils préféraient celle de combattant. Une fois arrivés à Paris, ces antifascistes étaient les plus impatients de partir. (...) Ils arrivaient tout juste avec une chemise sur le dos, sans un sou en poche, et sans papiers* ».

Ces nouveaux volontaires trouvaient assistance auprès des très actifs comités de soutiens qui leur procuraient les papiers, un logis provisoire et quelques effets personnels. A ce propos, Teresa Noce écrit : *nos compagnes militantes leur fournissaient des chaussures, des tricots, des blousons. Des vêtements en bon état donnés par les immigrés italiens, des travailleurs qui ne pouvant pas partir néanmoins souhaitaient participer à la guerre d'Espagne avec le peu de moyens qu'ils possédaient (...). Les volontaires qui n'avaient personne à qui écrire pouvaient compter sur un correspondant choisi par le comité parmi les immigrés de France, chargé de lui envoyer des nouvelles, les journaux, des cigarettes et des colis. Aucun volontaire ne devait se sentir abandonné*⁹.

Dans cette phase, sous l'impulsion du PCI, les comités de soutien proliférèrent, d'autres redoublèrent leurs efforts comme ceux de Perpignan et Toulouse. Du fait de la proximité de la frontière et de la présence de groupes d'antifascistes très actifs, ces comités, appuyés par la *Lega Italiana dei Diritti dell'Uomo* (Ligue Italienne des Droits de l'Homme, LIDU) et le Secours Rouge International, devinrent les principaux centres de rassemblement et de départ des volontaires italiens. Le soutien qu'ils apportèrent sans relâche jusqu'en 1939 prit les formes les plus variées : ils lancèrent des collectes pour venir en aide aux familles des volontaires, ils étudièrent la possibilité de solliciter auprès des paysans immigrés italiens des aides en nature ; les antifascistes exilés dans le Sud-Ouest de la France qui présidaient ces comités comme Augusto Mione, Silvio Trentin, se rendirent à

⁸ Discours du 13 novembre 1936 publié in Pietro Alatri, *L'antifascismo Italiano*, Roma, Editori Riuniti, 1961, p.879-880.

⁹ Teresa Noce, *Rivoluzionaria professionale*, op. cit., p. 184-186.

plusieurs reprises à Barcelone pour tisser des contacts avec le gouvernement républicain et organiser au mieux les aides.

Le petit groupe des anarchistes italiens exilés à Toulouse fut particulièrement dynamique. De concert avec la FAI, ils auraient participé au recrutement des anarchistes italiens de France, Belgique et Suisse, et ils leurs auraient procuré des armes et des munitions. D'après les sources d'archives et notamment les rapports des autorités consulaires italiennes en France ou des informateurs du gouvernement de Rome, les anarchistes italiens du toulousain étaient très actifs car tout l'environnement constituait une base arrière de la guerre d'Espagne. Voici comment le Consul italien en poste à Toulouse décrivait dans un rapport du 25 mai 1937 la situation qui régnait dans la ville :

Ces jours-ci le nombre de voitures en provenance de la Catalogne vers Toulouse et vice-versa est en forte augmentation. D'après nos investigations, ces voitures transportent des biens et des valeurs pour les abriter dans des banques françaises. Ces mêmes voitures repartent avec des armes et des vivres. Nous constatons une prolifération des meetings de soutien à l'Espagne. La CGT organise des projections cinématographiques où l'on montre des enfants errants au milieu des ruines, des femmes affamées et les atrocités commises par les fascistes. Sur les murs toulousains se multiplient les affiches contre Mussolini et Hitler.

Des groupes de jeunes avec des brassards rouges parcourent les rues de la ville rose en brandissant le poing fermé et les drapeaux rouges. A Toulouse, on ne montre que les horreurs présumées des rebelles fascistes. La population toulousaine toute entière soutient les républicains. Le Syndicat Révolutionnaire Anarchiste Espagnol (FAI) compte à Toulouse 500 inscrits, bien préparés sur le plan militaire et bien armés. Il y a eu de nombreuses réunions entre les anarchistes italiens et espagnols au cours desquelles ont éclatées des divergences¹⁰.

En septembre 1936, quand l'Urss décidait, via la Troisième Internationale, d'aider militairement la République en créant une armée de volontaires originaires de tous les pays, on comptait déjà plusieurs centaines d'Italiens en Espagne. Cette décision donna naissance aux Brigades Internationales, une sorte de première armée populaire multinationale à laquelle étaient destinées les aides soviétiques. Si chaque parti communiste était chargé de recruter dans son pays des volontaires pas nécessairement des communistes, le PCI en exil en France eut pour mission d'ouvrir à Paris un centre d'enrôlement pour toutes les nationalités¹¹.

Cette initiative eut un grand succès : très rapidement, ce bureau recevait les candidatures d'un grand nombre d'antifascistes originaires des pays européens soumis à des régimes dictatoriaux. Au delà de l'Italie et de l'Allemagne, le fascisme sévissait en effet à cette période au Portugal, en Pologne, en Roumanie, en Hongrie, en

¹⁰ Archivio Centrale di Stato (Archives Nationales Italiennes, Rome), Casellario Politico Centrale, fiche de police Mario Zani, liasse 5527.

¹¹ Ce centre fut installé dans les locaux de la Maison des Syndicats, rue Lafayette à Paris. Sur l'engagement du parti communiste italien dans la guerre d'Espagne cfr : Paolo Spriano, *Storia del partito comunista. I fronti popolari, Stalin, la guerra*, vol 3, Torino, Einaudi, 1975.

Bulgarie, en Yougoslavie et dans les Pays Baltes. Sa propagation semblait confirmer, et de manière inquiétante, les propos de Mussolini pour qui le vingtième siècle passerait à l'histoire comme le siècle du fascisme, système politique qui devait dominer l'Europe dans l'espace d'une seule décennie¹². Emportés par la solidarité, l'amour pour la liberté et la démocratie et l'espoir de faire reculer le fascisme, des antifascistes originaires de 53 pays s'engagèrent dans les Brigades Internationales.

La décision d'organiser ces Brigades par nationalité amenait le PCI, en collaboration avec les instances dirigeantes socialistes et républicaines, à créer en octobre 1936 un bataillon constitué exclusivement d'Italiens de toutes les sensibilités politiques, y compris des volontaires sans parti. Ce bataillon fut dénommé *Garibaldi* un personnage très populaire parmi les Italiens pour son rôle majeur dans l'unification de l'Italie et pour son engagement dans les combats pour la liberté, la démocratie, la fraternité tant en Europe et qu'en Amérique.

Dans l'imaginaire collectif, *Garibaldi* était l'emblème de l'homme courageux et désintéressé, prêt à se battre avec enthousiasme et obstination partout dans le monde contre l'oppression, l'arbitraire, l'injustice. *Garibaldi* et ses volontaires en chemises rouges symbolisaient la nation en arme qui se libère d'elle-même ainsi que l'universalité de l'engagement pour la liberté des peuples et la justice. *Garibaldi* était un symbole partagé par l'ensemble des antifascistes et tout particulièrement par les exilés. Le choix de ce nom signifiait reprendre à leur compte l'action et les idéaux garibaldiens.

Le commandant du bataillon *Garibaldi*, Rondolfo Pacciardi en s'exprimant sur Radio Catalane ainsi résumait le choix de ce nom :

Ce bataillon a été nommé Garibaldi, il a voulu se référer à la magnifique tradition italienne qui se reconnaît et s'identifie dans ce nom. Le fascisme aussi a eu la prétention de s'accaparer ce nom (...) Nous nous référons à Garibaldi parce que nous voulons faire de l'Italie un pays libre, affranchir ses travailleurs, les émanciper économiquement et lui rendre sa dignité politique et civique. (...) A l'instar des légionnaires garibaldiens, nous nous portons au secours de l'Espagne pour empêcher à un peuple frère de subir le même sort que nous. (...) Nous, nous ne sommes pas des soldats professionnels. Dans les tranchées, dans le bruit des canons, nous n'avons qu'un seul idéal garibaldien : faire triompher la paix, la fraternité et la justice¹³.

Les volontaires de la liberté à l'épreuve du feu : de Madrid à l'Ebre

Le bataillon *Garibaldi* prit réellement corps à Albacete, ville située entre Valence et Madrid, que les responsables des Brigades Internationales avaient choisi comme centre de formation militaire des tous les volontaires. A Albacete, les antifascistes italiens étaient attendus par Luigi Longo (alias Gallo) et Giuseppe di Vittorio, secrétaire général de la *Confederazione Generale del Lavoro*, CGdL, en exil

¹² Propos tenus par Mussolini notamment à l'occasion des célébrations à Milan de la première décennie du fascisme, le 25 octobre 1932. Cfr : Benito Mussolini, *Opera Omnia*, textes rassemblés par Edoardo Susmel, Roma, La Fenice, 1951, p.147-148.

¹³ Discours publié in Estella Noce, *I Garibaldini in Spagna*, Madrid, édition Diana, UGT, 1937, p. 272-274.

(Confédération Générale du Travail). Ils avaient tout deux été choisis pour leur sens de l'organisation, leur pragmatisme, leur esprit conciliant, leur détermination, qualités fort nécessaires pour tenir ensemble des hommes très différents par leur âge, orientation politique, niveau culturel, origine socio géographique et surtout très impatientes de se battre. Cette fébrilité les amenait à sous-estimer l'importance de la discipline, du respect des règles et de l'entraînement militaire.

Comme l'écrit fort bien Randolfo Pacciardi, le futur commandant du bataillon, ces volontaires regroupaient l'idéaliste captivé par la lutte héroïque, le communiste professionnel, l'antifasciste rompu aux combats verbaux et livresques, l'homme politique, l'ouvrier, le bourgeois, le poète et le héros. Parmi les 520 volontaires, des Garibaldiens très jeunes qui ne connaissaient pas l'usage des armes côtoyaient des quadragénaires qui avaient participé à la Grande Guerre, qui avaient résisté au fascisme et parfois connu la prison. S'adressant aux Italiens à l'écoute de Radio Catalane, Rondolfo Pacciardi, présentait ainsi ces volontaires :

Le spectacle d'un peuple qui résiste, qui combat et rapporte des victoires constitue un exemple sublime pour les peuples esclaves des dictatures. A vous les Italiens qui m'écoutez, à vous mes frères, si le fascisme ne vous a pas ôté toute sensibilité humaine, vous devriez être touchés, admiratifs, que dis-je, flattés ! Des centaines d'Italiens, des fils du peuple, des ouvriers anonymes, ont passé la frontière, ont bravé le risque de la prison pour venir ici, témoigner au peuple espagnol la solidarité italienne.

Nombreux était déjà en exil, dispersés par le fascisme pour avoir commis le crime de continuer à penser librement, d'avoir refusé de se plier à l'encadrement moutonnier. D'autres sont venus d'Italie (...). Ils ont constitué un bataillon révolutionnaire et militaire, enthousiaste et discipliné qui a accompli jusqu'à présent des actions de grande valeur¹⁴.

Après quelques semaines de formation militaire, le bataillon *Garibaldi* fut rattaché à la XII^{ème} Brigade Internationale et envoyé défendre Madrid, un front de la plus haute importance en raison de la portée politique et symbolique de cette ville. Sur ce front, entre novembre 1936 et février 1937, participèrent, avec le V *Reggimento* et les bataillons de la XI^{ème} e XII^{ème} Brigade Internationale, à mémorables combats : Cerro del los Angeles, Ciudad Universidad, Ponzuelo, Boadilla del Monte ; les Garibaldiens furent aussi au feu à Majadahonda, Argonde, Morata pour ensuite être placés sur le front de la rivière Jarama.

Dès les premières batailles, les Garibaldiens entraient dans la légende. La presse antifasciste et internationale saluait leur courage, leurs talents, leur apport déterminant à des victoires clés. Les éloges du commandement espagnol faisaient des ces volontaires des héros. Si ces louanges les rendaient très populaires auprès des opinions publiques espagnoles et européennes, elles avaient aussi le mérite de restituer dignité et fierté au peuple italien tout entier. Parmi les nombreux écrits qui

¹⁴ Discours publié in Estella Noce, *I Garibaldini in Spagna*, op. cit., p. 272-274.

participèrent à la construction d'une image héroïque, citons un petit passage de l'allocution prononcée par Pietro Nenni à l'issue de la bataille de Jarama :

En ce moment, les Garibaldiens ont un moral excellent. Ils vont au combat en chantant l'hymne du Pci qui est en train de devenir l'hymne national espagnol. Cette nuit, ils sont partis en mission sur un pont du Jarama pour entreprendre une opération contre les troupes fascistes. L'opération est très dangereuse. Ils se sont disposés en amphithéâtre dont les fascistes occupent les premiers gradins. Une rafale de canon a littéralement déchiqueté le plus ancien des garibaldiens, le camarade Tomagno. A quelques mètres de là, un autre Garibaldien est un train de se vider de son sang tout en chantant l'Internationale. Le commissaire politique Barontini ordonne qu'il soit amené au premier poste de soin, mais le blessé refuse stoïquement en disant « occupez vos des vivants »¹⁵.

En mars 1937 le bataillon *Garibaldi* fut engagé dans la bataille de Guadalajara, localité à une trentaine de kilomètres de Madrid, très emblématique, car ils y affrontèrent pour la première fois les légionnaires italiens envoyés par Rome. Mussolini avait appuyé les putschistes dès juillet 1936 en mettant à leur disposition l'aviation italienne pour escorter les navires assurant le transfert des troupes franquistes dans le détroit de Gibraltar¹⁶. Sans cette intervention, la guerre aurait pu prendre un cours différent. Rome envoyait entre 1936 et 1938 une quantité considérable de matériel de guerre. L'historien Hugh Thomas a dressé une liste impressionnante de cette aide dont nous nous limitons à citer quelques chiffres : 763 avions, 1.672 tonnes de bombes, 1.930 canons, 240.747 armes légères, 7.514.537 obus¹⁷. Selon cet historien, l'assistance militaire fasciste fut bien plus substantielle que celle de l'Allemagne nazie.

L'aide en troupes fut aussi important. Mussolini envoyait globalement 70.000 hommes dans le cadre d'un corps expéditionnaire appelé *Corpo Truppe Volontarie* (Corps Expéditionnaire). Ce corps était constitué de miliciens fascistes, de soldats de l'armée nationale et de volontaires. La plupart de ces prétendus volontaires étaient des sans emploi enrôlés pour échapper à la misère ; tous ou presque pensaient être postés dans les colonies italiennes de l'Afrique Orientale, personne ne savait qu'ils étaient destinés à la guerre d'Espagne et à s'opposer à des compatriotes qui, eux en revanche, étaient des véritables volontaires. Pour l'histoire italienne, Guadalajara a eu une signification toute particulière : elle a représenté un combat fratricide où, pour la première fois, antifascistes et fascistes s'affrontaient militairement.

Pendant les combats, qui furent très violents, les Garibaldiens tentèrent de fraterniser, misant sur le constat que l'unité militaire de Mussolini n'était pas constituée de purs fascistes, mais de pauvres types bernés par la propagande du régime. Pour éviter un bain de sang, les Garibaldiens firent habilement circuler dans les lignes fascistes des tracts sollicitant les compatriotes à abandonner les armes et à

¹⁵ Cfr : Pietro Nenni, *Spagna*, Milano, édition L'Avanti, 1962, p.155.

¹⁶ Cette question a été traitée de manière très approfondie par Renzo De Felice, *Mussolini. Il Duce, Lo Stato totalitario. 1936-1940*, Torino, Einaudi, 1981, p. 331-466 ; 880-892. Cfr aussi : Pierre Milza, *Mussolini*, Paris, Fayard, 2000, p.687-699.

¹⁷ Hugh Thomas, *Histoire de la guerre d'Espagne*, tome 2, Paris, Laffont, 1961, p. 448.

se déclarer prisonniers. Pendant les trêves, surtout nocturnes, le mégaphone diffusait les appels des premiers prisonniers. On espérait que leurs témoignages sur les bonnes conditions de traitement pousseraient les miliciens fascistes à déserteur. La bataille de Guadalajara s'achevait avec la victoire des Garibaldiens ressentie comme une issue d'importance historique et politique car, pour la première fois, après quinze ans de dictature, les antifascistes parvenaient à mettre en échec le fascisme italien et à traduire leur supériorité morale et civile en capacité à se battre y compris sur le plan militaire.

Mussolini eut le plus grand mal à accepter cette défaite, non seulement parce qu'elle se soldait par la perte de 3.000 hommes, mais surtout parce qu'elle ternissait tant sur le plan intérieur qu'extérieur l'image de son système politique et de sa propre personne. Blessé dans son ego, il prenait sa revanche en décidant de soutenir jusqu'au bout les forces nationalistes espagnoles. Mais cela n'était pas suffisant à effacer l'affront. Fidèle à ses pratiques, il décidait d'éliminer physiquement les antifascistes italiens les plus actifs dans la guerre d'Espagne et les plus corrosifs dans les attaques portées contre l'intervention des fascistes italiens dans le conflit. Le 9 juin 1937, Carlo Rosselli, le fondateur de la *Colonna Italiana*, et son frère Nello, étaient assassinés à Bagnoles de l'Orne, pendant une courte permission. Les cagouleurs français avaient perpétré cet acte qui avait été instigué par Galeazzo Ciano, ministre de l'intérieur italien, voire, selon certains historiens, par Mussolini lui-même. La vengeance se consommait aussi en donnant l'ordre de passer par les armes tous les antifascistes faits prisonniers par l'armée mussolinienne.

Malgré l'ostracisme du régime, la victoire des Garibaldiens à Guadalajara retentissait dans la péninsule italienne et contribuait à faire renaître l'espoir d'un changement possible, d'un effacement du régime et à générer un timide climat d'opposition. Partout en Italie, les ouvriers des grands centres industriels se mobilisèrent spontanément pour l'Espagne républicaine : ils imprimèrent des tracts, collectèrent de l'argent et surtout firent parvenir secrètement aux antifascistes italiens basés en France des informations utiles comme celles concernant la production militaire italienne destinée aux nationalistes espagnols. Ce réveil de l'opposition et du monde ouvrier suscité par l'action des Garibaldiens fut si net que la police politique fasciste le remarqua :

Les masses italiennes, écrivait-elle le 26 mars 1937, suivent de très près les événements espagnols. Même certaines couches qui semblaient avoir adhéré au fascisme se réjouissent du succès des forces antifascistes (...). La plus captivée est la classe ouvrière¹⁸. Les événements espagnols sont en train de faire miroiter des bouleversements politiques entraînant la capitulation du fascisme ailleurs et en Italie¹⁹.

¹⁸ Rapport du 26 août 1936 rédigé par un informateur du régime, Archivio Centrale di Stato, Ministero degli Interni, Polizia Politica (Archives Nationales, Ministère de l'Intérieur, Police Politique), dossier Milano, liasse 7, 1928-1944.

¹⁹ Rapport du 10 août 1936 rédigé par un informateur du régime, Archivio Centrale di Stato, Ministero degli Interni, Polizia Politica, dossier Genova, liasse 1, 1928-1944.

La police politique ne constata aucune solidarité avec les Italiens en chemises noires dépêchés aux côtés des Franquistes ; bien au contraire, une partie de la population se serait réjouie de leurs pertes²⁰. La vague d'arrestations qui s'abattait sur les militants antifascistes clandestins témoignait d'une résurgence de l'opposition. D'après l'historien Paolo Spriano, le régime procéda entre 1937 et 1938 à environ 3.000 arrestations et à un nombre indéfini d'assignations à résidence et de réprimandes. Ces mesures frappèrent tant des antifascistes considérés comme très dangereux que des ouvriers coupables d'une imprudence verbale contre le régime²¹.

D'incessantes opérations meurtrières entraînèrent des pertes importantes dans le bataillon *Garibaldi*. Pour les compenser, la *Colonna Italiana* et des compagnies espagnoles le rejoignaient au lendemain de la bataille de Guadalajara. Ces dernières représentaient désormais 35% des ses hommes²². Avec ces nouveaux apports, le bataillon *Garibaldi* fut promu au rang de brigade et envoyé, après mars 1937, sur les fronts les plus exposés : Huesca, Brunete, Aragon, Catalogne et enfin l'Ebre (entre juillet et septembre 1938) où il fut littéralement décimé par la virulence de l'affrontement.

C'est sur l'Ebre que s'achevait la participation des antifascistes italiens à la guerre d'Espagne car la brigade *Garibaldi* fut dissoute, à l'instar de toutes les unités des Brigades Internationales, par le gouvernement républicain dans la vaine illusion d'obtenir en échange le désengagement militaire de l'Italie et de l'Allemagne. Le retrait des Brigades Internationales hors de l'Espagne, pays devenu symboliquement la nouvelle patrie des volontaires italiens, affectait fortement les Garibaldiens saisis d'une très grande tristesse et déception comme en témoignent leurs écrits. Dans les mémoires de Giuliano Pajetta, commissaire politique de la XXIII^{ème} Brigade (alias Giorgio Camen), nous pouvons lire :

Les combattants italiens ont vécu la dissolution comme un outrage, ils ne pouvaient pas accepter l'idée d'être devenus une monnaie d'échange avec l'envahisseur. Ce sentiment était cependant contrebalancé par une très grande amertume. Il leur semblait invraisemblable de devoir quitter l'Espagne sans pouvoir aider les Républicains à remporter la victoire²³.

Les tentatives de continuer à défendre la République s'avèrent vaines : démobilisés et désarmés, il leur était impossible de résister à l'avancée inexorable des troupes nationalistes et fascistes qui, en quelques semaines seulement, perçaient tous les fronts et emportaient Madrid, Valence et Barcelone ; cette dernière ville avait en plus été lourdement bombardée par l'aviation italienne. Désormais, quitter l'Espagne était devenu pour les Garibaldiens inéluctable.

²⁰ Rapport du 26 mars 1937 rédigé par un informateur du régime, Archivio Centrale di Stato, Ministero degli Interni, Polizia Politica, dossier Genova, liasse 3, 1928-1944.

²¹ Paolo Spriano, Storia del Partito comunista italiano. I fronti popolari, Stalin, la guerra, op. cit., p. 103.

²² Cfr: Paolo Spriano, Storia del Partito comunista italiano. I fronti popolari, Stalin, la guerra, op. cit., p. 207.

²³ Giuliano Pajetta, Ricordi di Spagna. Diario 1937-1939, Roma, Editori Riuniti, 1977.

Epilogue : de la déception pour la défaite aux camps d'internements français

Repoussés vers les Pyrénées au milieu de milliers de civils en fuite, ils arrivaient, en décembre 1938, à la frontière qu'ils trouvèrent fermée. En effet, face à l'ampleur de l'exode tant des civils que des militaires et saisie par la crainte d'être envahie par les « rouges » la France niait l'accueil à toute population, même aux femmes, aux enfants et aux blessés. Cette attitude était fortement influencée par une opinion manipulée par des journaux comme l'*Action Française* ou *Gringoire* qui associaient ces réfugiés à la lie de la terre et la France à une poubelle du monde.

Après la démobilisation des Brigades Internationales en novembre 1938, seulement 194 Garibaldiens furent admis à franchir la frontière française. Il s'agissait de volontaires légalement immigrés en France et disposant d'un titre de séjour et d'un contrat de travail toujours valides²⁴. Pour les volontaires qui ne remplissaient pas ces conditions et pour lesquels tout retour en Italie était inenvisageable, la *Retirada* prenait une tournure inquiétante voir dramatique.

Avant de nous acheminer vers l'épilogue il est possible de mesurer l'engagement des Italiens dans la *Brigata Garibaldi*. La seule source quantitative disponible, une étude statistique dressée en 1940 par Edoardo D'Onofrio, un cadre du PCI et reprise par les historiens, dénombre 3.350 antifascistes transalpins engagés en Espagne sur les 40.000 volontaires des Brigades Internationales. Parmi eux, on déplora 600 morts, 100 prisonniers, et 2.000 blessés plus ou moins graves. D'après ces chiffres, seulement une petite fraction de ces combattants sortit physiquement indemne de cette expérience²⁵.

En réalité, le nombre des Garibaldiens fut plus important que cette étude ne laisse apparaître car elle ne comptabilise que les antifascistes ayant combattu dans les rangs des Brigades Internationales ; or, comme nous l'avons vu plus haut, un certain nombre de volontaires italiens s'était engagé bien avant leur création et dans des formations espagnoles. Malgré cette remarque, cette étude est particulièrement précieuse car elle fournit des données très détaillées sur l'appartenance politique des volontaires italiens, sur leurs origines sociales et géographique ainsi que sur la durée de l'engagement²⁶.

La guerre d'Espagne vit aussi la participation des femmes antifascistes italiennes ; en qualité de marraines, elles organisaient les aides, prenaient en charge les volontaires isolés, certaines cependant partirent pour l'Espagne. L'étude d'Edoardo D'Onofrio recense 39 femmes volontaires ; issues de toutes les couches sociales et fortement politisées, elles étaient presque toutes des réfugiées politiques ou

²⁴ Cfr : Paolo Spriano, *Storia del Partito comunista italiano. I fronti popolari, Stalin, la guerra*, op. cit. p. 271.

²⁵ Cette étude présentée en 1940 à Moscou avec le titre : « Volontaires italiens dans l'Espagne républicaine (1936-1938). Statistiques 1940 est aujourd'hui conservé auprès des archives de l'Istituto Nazionale per la Storia della Liberazione, Milano, fonds Associazione Italiana Volontari Antifascisti di Spagna, liasse 3, dossier 13.

²⁶ Pour un approfondissement cfr : Carmela Maltone, Hubert Heyriès, Jérôme Grévy, *Garibaldi et Garibaldiens en France et en Espagne. Histoire d'une passion pour la démocratie*, op.cit., p.131-137.

des immigrées en France, Belgique ou Suisse²⁷. Les modèles culturels de l'époque faisaient d'elles d'inlassables infirmières dans les hôpitaux et derrière les lignes et d'excellentes logisticiennes de la Brigade *Garibaldi* ; d'autres servaient comme interprètes, propagandistes, journalistes pour *Radio Barcelona* et la presse écrite mais leur action reste méconnue à quelques exceptions près. Ont échappé à l'oubli et l'anonymat Teresa Noce et Tina Modotti, deux journalistes et photographes qui ont contribué à faire connaître la guerre d'Espagne.

En janvier 1939, après des semaines d'hésitations, la France ouvrait ses frontières pour laisser passer une colonne interminable de réfugiés constituée de 170.000 femmes et enfants, 60.000 hommes civils, 250.000 militaires de l'armée républicaine et 12.000 combattants des Brigades Internationales dont un millier d'Italiens²⁸. Tous croyaient être accueillis par une France solidaire alors qu'ils furent enfermés dans les camps d'internement d'Argelès-sur-Mer, Barcarès, Saint Cyprien (Pyrénées Orientales), Agde (Hérault), Gurs ([Basses]Pyrénées[Atlantiques]) et Le Vernet (Ariège).

La France n'eut aucune clémence à l'égard des combattants de la liberté ; dès le franchissement de la frontière, ils tombèrent sous l'application du décret du 12 novembre 1938 qui prévoyait un délit de dangerosité à l'encontre des sujets pouvant mettre en péril la sécurité nationale et permettait ainsi de les interner. Les Garibaldiens, à l'instar des Républicains espagnols, furent internés d'abord à Argelès, puis à Gurs et enfin au Vernet. 891²⁹ d'entre eux demeuraient en captivité jusqu'en 1940 dans des conditions intolérables décrites avec une précision bouleversant par Arthur Koestler dans son témoignage *La lie de la terre*³⁰.

Les derniers antifascistes italiens à quitter l'Espagne furent ceux qui avaient occupé de hautes responsabilités pendant la guerre civile comme Palmiro Togliatti, Pietro Nenni, Luigi Longo, Giuliano Pajetta ou Vittorio Vidali. Ils sortirent clandestinement, aidés par un PCI nullement disposé à laisser la France interner ses propres dirigeants et ceux du mouvement antifasciste tout entier. Une fois sortis des camps, les rescapés de la guerre d'Espagne s'engagèrent d'abord dans les rangs de la Résistance française pour ensuite partir libérer leur pays et mettre enfin en pratique le légendaire mot d'ordre de Rosselli : *Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie*. La plupart d'entre eux intégraient la Résistance italienne dans les rangs des *Brigate Partigiane Garibaldi* dirigées par Luigi Longo.

Conclusions

Si la guerre d'Espagne s'achevait avec la victoire de la version franquiste du fascisme et une cuisante défaite des forces démocratiques et républicaines, elle tient une grande place dans l'histoire de l'antifascisme italien. C'est la guerre d'Espagne qui a poussé les antifascistes à agir et à s'unir dans l'action, qui leur a restitué fierté et

²⁷ Pour connaître les noms des femmes volontaires en Espagne voir : Franco Giannantoni-Fabio Minazzi (sous la dir.), *Il coraggio della memoria e la guerra civile spagnola (1936-1939)*, Milano, Edition Arterigere, 2000, p. 52-53.

²⁸ Hugh Thomas, *Histoire de la guerre d'Espagne*, tome 2, op.cit., p. 561 et 577.

²⁹ Paolo Spriano, *Storia del Partito comunista italiano. I fronti popolari, Stalin, la guerra*, op. cit. p.228.

³⁰ Arthur Koestler, *La lie de la terre*, Paris, Calmant Levy, 1971.

dignité après des années d'exil ou de soumission, et qui les a préparés moralement et militairement à la guerre de libération. C'est effectivement la guerre civile espagnole qui a constitué le prélude de la Résistance italienne. C'est en raison de ces fonctions d'importance capitale que la guerre d'Espagne a constitué un tournant dans l'histoire de l'Italie et qu'elle est devenue un symbole dans l'imaginaire collectif.

Cette interprétation était partagée par tous les antifascistes et se retrouve dans leurs écrits et leurs discours. Dans un article rendant hommage aux Garibaldiens d'Espagne, Pietro Nenni écrivait :

Pour les Garibaldiens, rien n'a été impossible en Espagne et tout sera donc possible en Italie. (...) Les Garibaldiens tombés en Espagne ont résolu le problème : ils ont prouvé que nous avons la capacité et la possibilité d'agir. Tant que nous serons animés par le même esprit que les volontaires en Espagne (...), nous combattons le fascisme avec courage et détermination ; nous serons audacieux et prêts à tous les sacrifices³¹.

Pendant la guerre de libération, les antifascistes eurent effectivement l'attitude préconisée par Pietro Nenni. Forts de l'expérience espagnole, ils prirent les armes contre le fascisme et le nazisme. Des romanciers engagés comme Elio Vittorini ont estimé eux aussi que la corrélation entre participation à la guerre d'Espagne et l'évolution de la situation en Italie était indéniable :

La guerre civile d'Espagne a une très grande importance pour l'histoire de l'Italie. Avant juillet 1936, la jeunesse italienne n'avait aucun contact avec le monde démocratique et progressiste. Il faut reconnaître que, pour les Italiens, l'antifascisme était mort. Tous les opposants étaient à l'étranger, en exil, en prison ou repliés sur eux-mêmes. Nous, les jeunes, nous ne le connaissions pas. Nous nous posions des questions sur le fascisme mais il n'y avait personne pour nous écouter (...). Il nous était très difficile de rentrer en contact avec une réalité autre que le fascisme.

La guerre d'Espagne a été pour nous, les jeunes, une école politique (...), c'est ce conflit qui nous a formés politiquement et qui nous a permis de battre le fascisme et nous a insufflé la volonté de bâtir un nouveau pays (...). Nous avons retrouvé l'antifascisme seulement quand nous avons appris que Longo et Nenni étaient partis combattre aux côtés des Républicains espagnols. C'est grâce à cette guerre civile que nous l'avons connu réellement. N'avons-nous donc pas raison en disant que la guerre espagnole a une très grande importance pour notre histoire ?³².

En écrivant une des pages les plus exaltantes de l'antifascisme, les combattants engagés en Espagne ont rendu à l'Italie et aux Italiens dignité et respectabilité. Au nom du droit de chaque peuple de vivre en démocratie ils ont fait preuve d'une très grande solidarité. Cette fraternité transnationale, par son exemplarité, mérite d'être sauvée de l'oubli, d'être davantage connue et reconnue surtout par les nouvelles générations européennes. Pour pouvoir se construire,

³¹ Pietro Nenni, Il problema è risolto, in *La Voce degli Italiani*, 19 novembre 1938.

³² Article publié dans la Revue *Politecnico*, 29 septembre 1945.

l'Europe politique et culturelle a nécessairement besoin d'une mémoire collective.
Celle des volontaires italiens et européens en Espagne en fait entièrement partie.

Carmela Maltone

Bibliographie

Sources archivistiques italiennes

Archivio Centrale di Stato, Roma

Fonds Casellario Politico Centrale :

- Fonds Segreteria Personale del Duce
- Fonds Direzione Generale della Pubblica Sicurezza, Ministero dell'Interno
- Fonds Ministero dell'Interno, Série Polizia Politica

Archivio Storico Diplomatico, Ministero Affari esteri, Roma

Archivio Istituto Nazionale per la Storia del Movimento di Liberazione in Italia, Milano

- Fonds Associazione Italiana Combattenti Volontari Antifascisti di Spagna

Archivio Fondazione Feltrinelli, Milano

- Fonds Stampa antifascista e clandestina

Principaux ouvrages

Alatri Pietro, *L'antifascismo Italiano*, Roma, Editori Riuniti, 1961.

De Felice Renzo, *Mussolini. Il Duce, Lo Stato totalitario. 1936-1940*, Torino, Einaudi, 1981.

Giannantoni Franco – Minazzi Fabio (sous la dir.), *Il coraggio della memoria e la guerra civile spagnola (1936-1939)*, Milano, Edition Arterigere, 2000.

Koestler Arthur, *La lie de la terre*, Paris, Calmant Levy, 1971.

Maltone Carmela, Heyriès Hubert, Grévy Jérôme, *Garibaldi et Garibaldiens en France et en Espagne. Histoire d'une passion pour la démocratie*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011.

Milza Pierre, *Mussolini*, Paris, Fayard, 2000.

Mussolini Benito, *Opera Omnia*, textes rassemblés par Susmel Edoardo, Roma, La Fenice, 1951.

Nenni Pietro, *Spagna*, Milano, édition L'Avanti, 1962.

Noce Estella, *I Garibaldini in Spagna*, Madrid, édition Diana, UGT, 1937.

Noce Teresa, *Rivoluzionaria professionale*, Milano, La Pietra, 1974.

Pajetta Giuliano, *Ricordi di Spagna. Diario 1937-1939*, Roma, Editori Riuniti, 1977

Spriano Paolo, *Storia del partito comunista. I fronti popolari, Stalin, la guerra*, vol 3, Torino, Einaudi, 1975.

Thomas Hugh, *Histoire de la guerre d'Espagne*, tome 2, Paris, Laffont, 1961.

Tombacini Simonetta, *I Fuoriusciti italiani in Francia*, Milano, Mursia, 1988.

Périodiques et Revues

Giustizia e Libertà (consulté de 1936 à 1938)

Il Garibaldino (consulté de 1937 à 1938)

Il Grido del Popolo (consulté de 1936 à 1937)

La Voce degli Italiani (consulté de 1937 à 1939)

Politecnico (consulté 1945)